



evenir

travailleurs

de rue en suivant des ateliers d'alphabétisation populaire

François Labbé,
formateur en alphabétisation et agent de liaison au
Regroupement des auberges du cœur du Québec¹,
avec la participation de Dominique Lacombe, Roger
Larocque, Sophie Proulx et Sylvie Robichaud

Lorsque l'idée d'un tel projet a été émise, nous y avons vu, au GAMN, de nombreux obstacles, dont certains apparemment insurmontables. Comment espérer que des adultes analphabètes accomplissent une tâche qui exige notamment une formation en travail social ou en éducation spécialisée? Comment arriver à les former en si peu de temps, compte tenu de leurs «limites» en lecture et en écriture, mais aussi en intervention sociale? Et si personne n'acceptait de s'engager dans le projet? Et si certains faisaient face, en cours de route, à leurs incapacités? s'ils abandonnaient et vivaient un échec humiliant?

«Faire la différence» dans sa communauté

Pendant la dernière campagne électorale provinciale, au printemps 2003, nous cherchons un moyen d'amener les participants et les participantes à mieux comprendre notre système électoral. Inspirés par la remarque de l'un d'eux — «N'importe quel bandit peut faire de la politique!» — nous les mettons au défi de présenter une participante ou un participant comme candidat indépendant aux élections. Après un bref moment d'incrédulité, ils acceptent de jouer le jeu. Deux grandes tâches les attendent: d'abord la mise en candidature elle-même, avec entre autres l'obligation d'obtenir les signatures d'une centaine de personnes inscrites sur la liste électorale; ensuite la création d'un programme politique sur des thèmes tels la pauvreté, l'exclusion, la sécurité dans les rues, la santé et l'engagement social (ou bénévolat). Ces tâches sont confiées à ceux et celles qui forment notre «communauté de recherche philosophique», un atelier où sont discutés des sujets comme la beauté, le pouvoir des parents sur leurs enfants ou l'existence de Dieu².

Depuis septembre 2003, deux participantes et un participant du Groupe d'alphabétisation de Montmagny-Nord (GAMN) font du «travail de rue» dans les lieux publics de Montmagny et des villages environnants. Une quatrième personne, une animatrice avec de l'expérience dans ce genre d'intervention, assure leur formation et leur encadrement. Leurs objectifs: établir des liens de confiance avec les adultes peu ou pas alphabétisés et les guider graduellement vers des activités d'alphabétisation. Ils disposent d'un budget pour des rencontres, des groupes de discussion ou des soirées de partage et d'un vaste local au centre-ville de Montmagny. Enfin, chose à souligner, ils reçoivent des honoraires pour leur travail!

¹ Ce regroupement rassemble des maisons d'hébergement qui s'adressent aux jeunes de 12 à 30 ans. Pour plus d'information, consultez le site Internet suivant : www.aubergesducœur.com.

² Pour en savoir plus sur la question, lire François LABBÉ. «Des adultes plus critiques», *Le Monde alphabétique*, no 14 (printemps 2002), p. 74 à 78.

Le thème de l'engagement social finit par occuper la plus grande place. Malgré leur peu d'intérêt en général en ce qui concerne la politique, ces adultes désirent accomplir quelque chose pour leur communauté. Ils se disent prêts, par exemple, à devenir bénévoles en loisir pour que les jeunes apprécient mieux leur ville et y demeurent. Ils commencent à élaborer des mesures incitatives, sur le plan local, pour encourager le bénévolat et pour forcer l'État à en reconnaître la valeur. Cet intérêt nous prend complètement au dépourvu. Nous sommes préparés à animer des discussions sur la santé, la pauvreté, la famille et l'exclusion, mais pas sur l'engagement social!

Ces activités «électorales», qui n'aboutiront finalement pas à une mise en candidature faute d'un nombre suffisant d'appuis, nous mettent en présence de gens hautement motivés à s'engager pour «faire la différence» dans leur communauté, selon leurs propres mots. Mais comment leur en offrir la possibilité? À la même période, nous cherchons à rendre nos moyens de recrutement plus efficaces. À Montmagny, comme dans bien d'autres régions du Québec, le recrutement est difficile. Même les participants et les participantes, lors de l'élaboration de leur programme politique, se sont inquiétés du faible nombre d'inscriptions aux ateliers, situation incompréhensible à leurs yeux compte tenu de la quantité de personnes de leur connaissance qui «en arrachent» plus qu'eux en lecture et en écriture et qui «s'ennuient» à la maison ou au centre commercial... Leur peur de perdre «leur école» est palpable. Pourquoi alors ne pas s'engager à remédier à la situation?

Une responsabilité collective

Le projet n'a pas seulement pour but de recruter de nouvelles personnes, il offre aussi aux participants et aux participantes une formation de travailleur de rue de manière qu'ils puissent, après huit mois de théorie et de pratique, initier à leur tour d'autres adultes. C'est ainsi que le recrutement est susceptible de devenir une responsabilité collective, une tâche que l'on peut vraiment accomplir.

Ce sont les participants et les participantes qui se portent eux-mêmes volontaires pour le projet. Ils prennent part à toutes les décisions, qu'il s'agisse d'horaires, de contenus de formation, d'endroits à visiter, de répartition du travail ou d'organisation d'activités de préalphabétisation. Ils connaissent les lieux fréquentés par les personnes peu alphabétisées et leurs habitudes mieux que n'importe quel membre de l'équipe du GAMN. De plus, ils sont souvent assez proches de bon nombre d'entre elles, ce qui leur permet de s'introduire sans trop de difficulté dans les conversations. Bref, leur savoir compense grandement leurs lacunes académiques.

Ils ne sont pas tenus de servir un argumentaire aux gens rencontrés. Leur seule consigne est de les écouter pour que les activités de préalphabétisation offertes par la suite soient véritablement axées sur leurs besoins et leurs intérêts. Cette dernière idée est importante, puisque nous voulons, justement, intéresser un plus grand nombre d'adultes à ce que nous faisons.

Comment inciter des gens à s'engager activement dans un processus, quel qu'il soit? Trop souvent, nous présumons de leurs préoccupations et nous faisons face à des chaises vides; fâchés et déçus, nous sommes prêts à accuser l'ignorance, l'irresponsabilité ou la paresse... Ne

devons-nous pas mieux connaître les personnes avec lesquelles nous souhaitons travailler; aller à leur rencontre, comprendre leurs problèmes, savoir quels sont leurs intérêts et leurs aspirations? N'oublions pas que ce sont les participants et les participantes eux-mêmes qui ont manifesté leur intention de s'investir dans leur communauté et de recruter d'autres personnes pour «leur école».

De la théorie...

La formation débute par une discussion avec les futurs travailleurs et travailleuses de rue sur leurs attentes et leurs craintes. Par exemple, ils disent ne pas se sentir suffisamment informés sur les activités, les services, les mandats et la mission de leur groupe d'alphabétisation pour répondre de façon appropriée aux questions qui leur seront posées. Ce souci de leur part démontre, selon nous, que le projet débute du bon pied!

Le thème de l'engagement social finit par occuper la plus grande place. Malgré leur peu d'intérêt en général en ce qui concerne la politique, ces adultes désirent accomplir quelque chose pour leur communauté.

Une part importante est aussi consacrée à l'évaluation des forces et des compétences de chacun, de chacune pour que toute intervention ait sa place et devienne efficace. Malgré des personnalités bien différentes, les trois adultes ont beaucoup d'aisance à communiquer. L'un d'eux a même déjà fait du recrutement pour... une organisation religieuse!

La formation qui porte précisément sur le travail de rue a lieu pendant 10

3 Nous entendons par activités de préalphabétisation toutes les rencontres organisées par les travailleurs et les travailleuses de rue pour tisser des liens avec des adultes analphabètes (ateliers thématiques, café-rencontres, fêtes populaires...) qui ne sont pas précisément des activités d'alphabétisation.

semaines, à raison de 2 périodes hebdomadaires de 2 heures 30 chacune. Elle est axée sur les pratiques de communication efficaces comme l'empathie, l'écoute, l'observation de l'expression non verbale, l'art d'entreprendre et de terminer une discussion avec des inconnus, les questions à poser et à ne pas poser, et même la manière de s'habiller selon le milieu fréquenté. Un autre volet concerne le travail en équipe, la maîtrise du stress, la façon de se prémunir contre le sentiment d'échec et la manipulation psychologique, ainsi que la manière de procéder en situation de crise. Un bilan des apprentissages est fait régulièrement à toutes les deux ou trois semaines, selon le cas, au moyen d'une grille d'autoévaluation.

...à la pratique

La formation se poursuit sur le terrain. Pendant les premières semaines, et par la suite de façon irrégulière, l'animatrice-travailleuse de rue fait équipe avec chaque personne pour l'observer et l'aider à évaluer ses interventions. Après les périodes de travail (2 fois 2 heures 30 par semaine), on dresse un bilan de ce qui a été effectué. Les contacts établis et leur nature (discussions, salutations, sourires, références, information, etc.), ainsi que tout autre commentaire pertinent sont inscrits dans le journal de bord de chacun, de chacune qui doit également évaluer ses actions. Il arrive parfois que des membres s'évaluent trop sévèrement ou ne remarquent pas certains aspects de leur travail. L'animatrice s'assure que cette évaluation est fidèle à la réalité.

Nous avons demandé aux travailleurs et aux travailleuses de rue de dire comment ils avaient vécu l'expérience jusqu'à maintenant et d'expliquer leur rôle. De

plus, nous les avons suivis pendant leur travail et en avons tiré quelques constats. Au moment d'écrire ces lignes, toutefois, ils n'en étaient pas encore à la moitié du projet.

La personne la plus réservée de l'équipe n'a pas hésité longtemps à s'engager: «J'étais réticente parce que je suis timide. Mais je savais que je combattrais ma gêne. Je me suis dit que si je n'essayais pas, je ne saurais jamais si je suis capable de le faire. J'étais convaincue que ce serait une bonne expérience pour moi.» Une deuxième a mentionné avec assurance au début du projet: «J'ai déjà fait ça avant, mais pour une secte. J'ai confiance. Ce ne sera pas difficile.» Une troisième, qui est bénévole dans sa ville plusieurs jours par année, travaille avec des personnes âgées et est très sociable, a admis: «De toute manière, je parlais déjà à tout le monde!» Leur seule crainte au départ était de rencontrer des personnes en état de crise.

Interrogés sur leur rôle, ils ont d'abord parlé de leurs difficultés à convaincre les gens de «s'embarquer en alpha», «de faire quelque chose de leur journée». L'une a dit avoir parlé des ateliers depuis plus d'un an dans son entourage, en se heurtant chaque fois à des gens qui «ne veulent pas bouger». «On a fait le tour de tous ceux que nous connaissons», ont dit les deux autres. L'une a décrit ainsi son rôle: «Si la montagne ne vient pas à toi, va vers la montagne.» Un autre a ajouté: «C'est du travail à long terme. Nous plantons des graines. Nous allumons des chandelles. Dans deux, trois ou quatre mois — cet été même! — il y aura des gens qui se diront: J'ai rencontré quelqu'un qui m'a parlé d'alpha cet hiver. Là, me semble que je suis prêt.»

Une travailleuse a fait part de ce qu'elle vit depuis quelques années lorsqu'elle

parle d'alphabétisation: «Dans mon entourage, y en a qui ont besoin d'apprendre à lire et écrire, mais qui préfèrent rire de nous plutôt que de venir suivre des ateliers. S'ils venaient, ils s'apercevraient que nous ne sommes pas différents, au fond.» Sa collègue d'ajouter: «Il faut que nous soyons des exemples positifs de personnes qui vont à l'école et suivent des ateliers. C'est ça qui manque. Les gens ont peur. Ils pensent que les analphabètes ne sont pas normaux. Qu'ils sont malades et différents. Ils ne veulent pas être perçus comme ça. Nous allons partager avec eux nos savoirs, nos connaissances et le chemin parcouru, et leur dire qu'ils ne seront pas seuls à embarquer. Nous serons encore là pour les aider.»

Nous les suivons un après-midi, trois semaines avant Noël. Tout d'abord, comme avant chaque sortie, l'équipe se réunit pour décider des lieux à visiter, qui diffèrent selon le jour et la période du mois. Par exemple, on sait que les comptoirs vestimentaires sont fréquentés tel jour, certains magasins tel autre jour, que les habitudes des personnes changent pendant le mois. Aujourd'hui, cap sur le centre commercial.

Les travailleurs et les travailleuses de rue se promènent deux par deux dans les rayons d'un magasin du type «À un dollar». Ils ne lésinent pas sur les sourires, les salutations et les politesses. Tout est une occasion de créer un contact. Une femme dans la cinquantaine plisse des yeux devant des rayons remplis de bibelots. Elle est entièrement absorbée dans ses pensées. Toute son attitude proclame: «Ne me dérangez pas!» Un travailleur de rue s'approche et fait comme elle, avant de lancer, comme par dépit: «C'est pas facile de choisir quand y a trop de choix!» Immédiatement, la

femme change d'attitude. Des sourires, une courte discussion sur les bibelots, puis quelques mots de politesse s'ensuivent.

Plus loin, deux jeunes femmes avec un bébé. Elles regardent de tout côté, comme si le commerce était trop grand. Un duo de travailleurs de rue complimente le bébé. Les deux femmes sourient en regardant l'enfant comme si elles le voyaient pour la première fois. Quelques paroles sont échangées, puis l'un des travailleurs regarde les modestes articles dans le chariot et dit, sur un ton d'humour: «Vous venez dépenser toute votre paye?» La mère répond, rougissante, que «ça risque d'être pas trop long...» On nous dira un peu plus tard: «La mère vit probablement de l'aide sociale. Elles se rappelleront de nous autres quand on les reverra.»

Il y avait au départ de nombreux obstacles à surmonter, principalement celui de «former» des personnes peu alphabétisées tout en les aidant à surpasser leurs difficultés avec le code écrit. Leur volonté d'agir, mais aussi leurs connaissances de la ville, des gens et de leurs habitudes ont repoussé les limites appréhendées.

Plus loin, dans la file d'attente qui mène à la caisse æ car, cause oblige, nos duos magasinent eux aussi — , l'un des travailleurs de rue amorce une discussion avec la caissière sous prétexte de se faire expliquer les avantages du lecteur optique. «Ça va plus vite que pitonner», dit l'employée. «Plus besoin de savoir compter», renchérit le travailleur de rue. «J'ai pas trop de misère avec ça», rétorque calmement la caissière. Puis le travailleur de rue cherche à lire à voix haute le prénom sur la chemise de la

caissière, pensant que c'est le sien. Il n'y arrive pas. Il apprend alors que c'est... la marque du vêtement! «Je suis des cours pour adultes», admet-il. Il parle alors de ses ateliers de «français» et de ses objectifs personnels d'apprentissage. La discussion se poursuit encore quelques minutes.

Plus tard, l'équipe se retrouve au grand complet dans un restaurant de type «cafétéria» que fréquente, à cette heure de l'après-midi, une clientèle d'habitues formée surtout d'adultes pauvres et peu alphabétisés. Des conversations décousues se nouent avec les voisins de table. On s'attarde surtout à renouer des contacts établis pendant les semaines précédentes. On réinvite deux femmes déjà inscrites à nos ateliers, mais qui n'ont pas donné suite pour des raisons différentes.

L'un des travailleurs de rue décide ensuite de se rendre au salon de quilles, un lieu qui n'a pas été fréquenté jusqu'à maintenant. L'équipe s'assoit derrière un groupe d'une dizaine de joueurs. Sa présence passe apparemment inaperçue, jusqu'à ce qu'un homme profite du «triplé» d'une joueuse pour s'exclamer vivement: «Ça joue fort, ça joue fort!» Une série de petites discussions s'amorcent entre les travailleurs de rue et le groupe de joueurs. Ce sont des retraités qui se retrouvent régulièrement, toujours le même jour, à la même heure; il leur manque une joueuse, mais c'est exceptionnel, etc. À la fin de la dernière partie, les travailleurs de rue cherchent à se faire inviter à jouer avec le groupe. On ne leur dit pas non, mais on les avise que les parties cessent pendant les fêtes pour reprendre plus tard en janvier.

L'équipe rentre enfin à son «quartier général» pour discuter de l'après-midi. On reconnaît que ce fut une assez bonne journée en nombre et en qualité de

rencontres, puis on passe à l'autoévaluation. Elle se fait d'abord par écrit dans le journal de bord, et est ensuite l'objet d'une discussion avec l'animatrice-travailleuse de rue. Cette dernière admettra que dès la première semaine, elle a été impressionnée par le nombre de contacts établis par les trois travailleurs «inexpérimentés». «Même moi, les premières fois, j'étais plus discrète, plus timide.» C'était bien parti!

Conclusion

Il est encore trop tôt pour évaluer les résultats du projet. Les travailleurs et les travailleuses de rue tiendront-ils le rythme jusqu'à la fin? Réussiront-ils à convaincre des gens de s'inscrire à des activités de préalphabétisation, puis à des ateliers? Poursuivront-ils leurs actions? Formeront-ils d'autres travailleurs de rue? Amèneront-ils d'autres personnes à considérer qu'il est possible de changer sa vie? Chose certaine, ils auront réussi à imposer leur volonté de «faire la différence».

Il y avait au départ de nombreux obstacles à surmonter, principalement celui de «former» des personnes peu alphabétisées tout en les aidant à surpasser leurs difficultés avec le code écrit. Leur volonté d'agir, mais aussi leurs connaissances de la ville, des gens et de leurs habitudes ont repoussé les limites appréhendées. Pour notre groupe, c'est une leçon à retenir. Si nous laissons les participants et les participantes prendre la place que l'alphabétisation populaire s'évertue à leur reconnaître, ils et elles sont non seulement en mesure de bien l'occuper, mais également de lutter efficacement contre l'analphabétisme. Cela pourrait avoir des conséquences importantes pour les groupes d'alphabétisation populaire et le réseau formel d'éducation des adultes.